

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 51

Artikel: Conte de Noël - La reconnaissance de Jérôme
Autor: Veuzit, Max de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 51

Supplément du Dimanche 24 décembre

1905

CONTE DE NOËL. — La reconnaissance de Jérôme (*Fin*).

— N'importe... disait Fabrice Pottier à sa compagne. Si ce que j'ai fait ce soir là, était encore à refaire j'agisrais pareillement.

Et de fait, le brave homme n'avait jamais été aussi léger et aussi satisfait de lui-même.

Néanmoins, quand l'orphelin fut complètement rétabli, le garde-champêtre se préoccupa de lui trouver un emploi de petit commis ou de petit domestique, car malgré sa bonne volonté et en dépit de l'affec-

d'un apprenti et s'offrait à prendre le petit garçon.

Fabrice Pottier fit comprendre à Jérôme tous les avantages de cette offre, et celui-ci très heureux de trouver du travail et de ne pas être à charge de personne accueillit avec joie la proposition du forgeron.

Un matin donc, vêtu chaudement d'effets que la bonne Thérèse avait taillés pour lui, une pièce de cinq francs nouée dans le coin d'un mouchoir de poche,



LA SAINTE FAMILLE — Tableau de Tizian.

tion qu'il ressentait déjà pour lui, il ne pouvait, dans l'état précaire de ses finances, songer à le garder plus longtemps dans sa maison.

Justement, un de ses parents qui habitait Orléans et exerçait le métier de forgeron, avait besoin

un bâton à la main, Jérôme fit ses adieux aux braves gens qui s'étaient montrés si charitables envers lui.

— Jamais, je ne vous oublierai, leur dit-il en versant d'abondantes larmes, et je tâcherai de vous rendre au centuple tout ce que je vous ai coûté.

— Fais à d'autres ce que nous avons fait pour toi, répondit paternellement Fabrice Pottier, et tu nous paieras ainsi ta dette.

Longtemps, l'homme et la femme restèrent sur le seuil de leur porte à suivre des yeux le petit voyageur, et ce ne fut que lorsqu'un tournant de la route l'eût dérobé à leurs regards, qu'ils rentrèrent chez eux tout attristés.

— Ah, si nous étions riches!... s'écria Fabrice Pottier en se mouchant bruyamment pour cacher son émotion.

Et ces quelques mots résumèrent leurs intimes pensées, à tous deux, au sujet de l'orphelin.

III

Douze ans ont passé depuis cette époque et bien des événements se sont accomplis dans l'humble logis du garde champêtre.

Dieu a béni l'union de Fabrice et de Thérèse. Trois beaux enfants qui ont à présent neuf, sept et cinq ans, leur sont nés.

Mais tout ce petit monde coûte cher à entretenir et il faut beaucoup de pain pour que chacun mange à sa faim, aussi Fabrice Pottier a renoncé depuis longtemps à son double métier de jardinier et de garde champêtre lequel n'était pas assez lucratif, pour devenir ouvrier d'usine — car une grande distillerie s'est montée dans la région et une centaine de travailleurs y sont employés.

Le gain du père de famille est plus grand qu'autrefois; les enfants grandissent et demandent moins de soins: Thérèse pourra bientôt reprendre les journées de lavage qu'elle avait été obligée de laisser pour élever ses bébés; tout irait donc bien chez Fabrice Pottier, si, malheureusement celui-ci n'avait pas été malade trois longs mois.

Pendant tout ce temps, l'homme n'a rien gagné, de sorte qu'avec le médecin et les médicaments à payer, toutes les économies des pauvres gens sont épuisées. Si encore ils n'avaient pas de dettes, mais ils doivent un terme au propriétaire et deux mois de pain au boulanger, ce dernier les a même menacés de ne leur en fournir s'ils ne lui donnaient pas un acompte.

Un acompte! et où le trouver, grand Dieu! quand l'homme est à peine rétabli et qu'il risque de retomber malade en recommençant trop tôt à travailler!!

Voici où les choses en étaient chez l'ancien jardinier, le soir de Noël 18..

Assis auprès de l'âtre où un maigre feu de copeaux répandait un peu de chaleur dans l'appartement, Fabrice Pottier vieilli et amaigri regardait sa femme qui allait et venait, fort occupée à préparer la soupe à l'oignon, le seul plat dont devait se composer le souper ce jour-là.

Tout en taillant le pain en tranches minces et longues, Thérèse jetait de temps en temps un regard rempli de tristesse sur les trois enfants qui, affamés, suivaient des yeux ses moindres gestes, et parfois, une larme perlait au coin de ses paupières, à la pensée de leur faim qu'elle savait ne pouvoir rassasier, alors, pour essuyer ce pleur, elle se retournait bien vite afin que ses enfants, et son mari ne le visent point.

C'est ce soir, dis maman, que le petit Noël descendra dans la cheminée pour nous donner de beaux joujoux? lui demanda tout à coup le plus jeune des enfants, un joli blondinet aux yeux intelligents.

— Non, mon chéri, répondit-elle d'une voix frémissante de détresse contenue... ce sera pour l'année prochaine... nous sommes trop pauvres cette année.

— Trop pauvres!... alors, le petit Jésus aime les enfants qui sont riches? c'est pas juste, ça!!

— Non, c'est pas juste, ça! répétèrent comme un écho les deux autres petits.

— Le petit Jésus aime tous les enfants qui sont sages mes mignons, et ce qu'il fait est toujours juste et bien fait, reprit doucement la mère.

— Eh bien! pourquoi qu'il ne nous donne pas quelque chose, cette année, à nous qui avons été bien sages?... j'aurais tant aimé un beau tambour.

— Et moi, une poupée!

— Et moi, un joli petit pain avec du beurre dedans comme maman nous en donnait autrefois.

— Oh ou! un petit pain bien doré.

Et à l'idée de cette friandise dont ils étaient privés, leurs yeux devinrent brillants d'envie.

— Chut! ne parlez pas si fort, mes enfants; cela fatigue votre père. La soupe est prête, je vais vous la servir; asseyez-vous près de la table.

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la maison.

— Qui peut venir à cette heure, demanda le père tout surpris.

— Mon Dieu! fit Thérèse avec angoisse que ce ne soit pas encore, une mauvaise nouvelle!...

De nouveau, on frappa plus fort.

Les enfants effrayés de cette visite insolite se blottirent dans un coin, serrés les uns contre les autres, pendant que leur mère ouvrait la porte.

Un homme en blouse bleue et coiffé d'une casquette galonnée de blanc, était là.

Ils reconnurent un homme d'équipe de la gare.

— Un colis pour vous, M'sieu Pottier dit-il, en touchant sa casquette.

— Un colis!... qui peut me l'envoyer?

— Qui, je n'en sais rien, mais je puis vous dire d'où il vient.

— Ah... et c'est?

— De Paris.

— De Paris! nous n'y connaissons personne.

— Dame, je ne sais pas, moi! Tout ce qui est certain, c'est qu'il est bien pour vous.

Tout en parlant, l'homme d'équipe déposait au milieu de l'appartement une caisse de bois blanc, de moyenne grandeur.

— Bonsoir, la compagnie! dit-il ensuite en se retirant. Il se fait tard, je rentre chez moi où les miens m'attendent pour réveillonner.

Quand il fut parti, les enfants se rapprochèrent de la caisse avec des petites mines curieuses.

— C'est peut-être le petit Noël qui nous l'envoie, fit d'un air réfléchi le plus jeune.

Et tous, de battre des mains à cette supposition pleine de riantes promesses.

— Papa, papa, ouvre vite la caisse, pour que nous sachions...

Fabrice Pottier se leva péniblement de son siège.

— Les enfants ont raison, ouvrons vite ce mystérieux colis pour savoir ce qu'il contient; peut-être, apprendrons-nous en même temps qui nous l'envoie... Passe-moi mes cutils, ma bonne Thérèse... allons, petits diables, éloignez-vous un peu que je travaille... oh! mais c'est lourd! qu'est-ce que ça peut bien être?

Pan, pan, pan! sous les coups du marteau, le ciseau s'enfonçait entre les planches. Bientôt le bois craqua et le couvercle de la boîte sauta.

— Ah! c'est de la paille seulement! dit encore le petit, tout déçu.

Le père se mit à rire.

— Pour l'emballage, mon garçon, et c'est proprement fait encore; s'il y a quelque chose de fragile là-dedans, sûrement que ça n'est pas cassé!

Fabrice écarta la paille et, apercevant le couvercle d'une terrine, il se releva.

— Allons, la ménagère, déballe ça toi-même. Je crois que ça te regarde.

Aussi curieuse que ses enfants, Thérèse se précipita et sortit successivement de la caisse une terrine de pâté de foie gras, un beau poulet tout prêt à cuire, un jambon, un énorme gâteau de Savoie dont la grosseur fit sauter de joie les bambins, puis un paquet soigneusement ficelé, et enfin, rangées dans le fond, quatre bouteilles de vin cachetées à la cire.

L'ouvrier et sa femme restèrent muets devant une telle abondance de victuailles.

— Maman ! ouvre le paquet, veux-tu. Il doit y avoir dedans bien des choses encore.

La mère dénoua la corde qui retenait l'enveloppe, et la joie des enfants ne connut plus de bornes quand ils virent son contenu :

— Une grande poupée !

— Un polichinelle !!

— Et le beau livre d'images !!!

Ils gambadaient comme des petits fous. Depuis longtemps, ils n'avaient pas été aussi joyeux.

La joie se manifeste de bien des façons : chez Thérèse, ce fut par des larmes.

— Oh ! mes petits, mes petits qui vont manger à leur faim... Pauvres enfants qui, depuis huit jours, n'ont eu que de la soupe ou du pain sec !...

Et la bonne mère pleurait, embrassant tour à tour son mari et ses enfants.

— Si encore on savait qui nous envoie tout cela, s'écria Fabrice en se grattant la tête, on pourrait le remercier, mais, voilà, on ne sait pas.

— Nous prions Dieu pour ce généreux inconnu, répondit Thérèse avec ferveur, les prières sont toujours utiles, et peut-être, aussi, qu'un jour viendra où nous pourrions lui prouver autrement notre gratitude.

— En attendant, nous allons manger et boire à sa santé.

Ils se mirent à table et attaquèrent le fameux pâté, puis le jambon.

Il est impossible de dépeindre et l'appétit féroce que chacun avait et la joie que tous ressentirent en goûtant à toutes ces bonnes choses.

Mais une surprise non moins agréable les attendait au désert.

Quand Thérèse vint pour couper le gros gâteau, elle sentit de la résistance sous son couteau, et ayant ouvert celui-là en deux, son étonnement se changea en stupéfaction en voyant que l'intérieur était creux et rempli par des pièces d'or.

Aussi étonné qu'elle, Fabrice les ramassa et les compta.

— Vingt-cinq louis ! s'écria-t-il. Il y a cinq cents

francs !... Dieu soit loué ! ma femme et mes enfants ne mourront pas de faim !

— Mais... mais Fabrice, est-ce que c'est possible... crois-tu que vraiment tout cet argent soit à nous !

— Je le crois, ma bonne Thérèse, l'employé de la gare a dit que la caisse était bien pour nous... Dame, je ne prétends pas que cela ne m'étonne pas un peu, mais rien n'est impossible à Dieu, tu l'as tant prié... et puis, il est probable que ce mystère s'éclaircira plus tard.

— Papa, voyez donc, interrompit un des petits. Il y a un papier.

— Où donc ?

— Là, dans le gâteau.

Un petit papier, plié en quatre, était effectivement dissimulé aussi dans le creux du gâteau.

— Voici sans doute la clef de l'énigme dit l'ouvrier en le dépliant.

Et il lut tout haut ces quelques lignes :

„J'apprends, par un hasard providentiel, que vous êtes dans la gêne. Permettez-moi de vous venir en aide.

„Ce n'est pas un service que je vous rends. Non. C'est une dette qu'acquitte le petit Jérôme que vous avez sauvé de la mort, il y a douze ans.

„Grâce à vous, je vis. Grâce au ciel, je suis riche.”

„Jérôme”.

„P.S. — J'ai suivi votre conseil, j'essaye de faire aux autres ce que vous avez fait pour moi et, jamais, je ne m'en suis repenti.”

— Jérôme ! s'écria l'ouvrier quand il eut achevé sa lecture. Ainsi, c'est ce pauvre enfant que nous avons recueilli et soigné... Ah ! je suis bien heureux d'apprendre qu'il a réussi. Et moi qui l'accusai d'ingratitude.

— Tu ne pouvais pas savoir ; jamais, il ne nous avait écrit.

— C'est vrai, je ne savais pas. Tant qu'il avait été chez notre parent, à Orléans, nous avions entendu parler de lui ; mais tu te souviens qu'il y a neuf ans nous apprîmes que Jérôme avait quitté le forgeron pour suivre un industriel américain... c'est avec ce nouveau maître qu'il aura sans doute fait fortune ; quoiqu'il en soit, je suis bien heureux d'avoir de ses nouvelles. Cela m'attristait joliment de croire qu'il nous avait oubliés.

— C'était un brave enfant dans ce temps-là, fit chaleureusement Thérèse, et je suis certaine que maintenant c'est un brave homme.

— Oui, un brave homme, répéta son mari... un brave homme qui a la mémoire du cœur... Je vous raconterai, un jour, son histoire, mes enfants, et je vous montrerai en même temps qu'un bienfait n'est jamais perdu et qu'on peut toujours rendre service à plus pauvre que soi.

Max du VEUZIT.

Conte d'actualité.

LE CUIRASSIER D'AUSTERLITZ

Rangés en pelotons derrière le bois de Turas, les cuirassiers du 5^e régiment attendaient.

Depuis qu'on les tenait en selle, ils avaient vu de grands spectacles. D'abord, une aube très blanche démasquant la chaîne des collines qui s'allongent en lignes grises sur la rive gauche du Goldbach, ruisseau de l'or qui fait entendre un doux murmure ; le grand jour répandu autour des lignes formidables de l'ennemi, dont les canons tonnaient ; un soleil, d'un rouge sanglant, apparu presque soudainement derrière la chapelle de Pratze, illuminant toute la plaine qu'argentait presque une couche de givre ; le tableau de l'infanterie française, immobile sous une forêt de baïonnettes ; cent escadrons échelonnés le long d'un val ; puis, dans un brouillard dense, venu des marais, des

leurs violettes, fugitives, marquant l'emplacement des batteries qui crachaient le fer meurtrier ; enfin, dans un nouveau rayonnement de soleil, tout le drame de la bataille engagée.

A gauche d'une haute futaie de chênes aux feuilles tombées, la silhouette d'un cavalier se profilait, assez nette, sur le vaste écran du paysage agreste. Quel étrange cavalier. Il dominait toute l'armée française garnissant un terrain long de neuf kilomètres. Coiffé d'un petit chapeau, enveloppé d'une redingote grise, botté jusqu'aux genoux, l'Homme montait un cheval blanc qui hennissait d'impatience et frappait le sol rudement d'un sabot de l'avant-train, quand, près de lui, dans la vallée encore remplie de brume, des dragons défilaient.

Sur le plateau, des acclamations hautes et prolongées arrivaient : „Vive l'empereur !”